



# Dr House au scalpel

CORINNE CALMET / HERVÉ TROPÉA  
Préface de Michel Cymes

 éditions du  
**ROCHER**

DOCUMENT





Dr HOUSE AU SCALPEL



CORINNE CALMET  
HERVÉ TROPÉA

# Dr HOUSE AU SCALPEL

Préface de Michel Cymes

 éditions du  
**ROCHER**

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés  
pour tous pays.

© Éditions du Rocher, 2011.

ISBN : 978-2-268-07125-1

ISBN pdf : 978-2-268-00515-7

## PRÉFACE

Tous des House ?

Vous connaissez la différence entre Dieu et un médecin ?  
Dieu ne se prend pas pour un médecin...

Cette petite blague (soit dit en passant adaptable à de nombreux métiers, surtout à la télé...) pourrait choquer quelques-uns de mes confrères, mais elle résume assez bien les personnalités de certains chefs de service que tous les étudiants en médecine ont rencontré un jour dans leur carrière. Des Dr House dans leur comportement, leur cynisme, leur manque d'empathie... mais pas toujours dans la justesse de leurs diagnostics.

Car, aussi insupportable soit-il, House est un concentré de ce que la médecine peut engendrer comme personnages.

En lisant cette « analyse » de House, des souvenirs me sont revenus... Douze ans d'études, de stages, m'ont fait côtoyer de nombreux petits Greg.

Ou plutôt des médecins qui n'avaient en eux qu'une partie de ce psychopathe du stéthoscope.



Mais pourquoi dénoncer les autres ? Regarder son propre comportement face aux malades fait parfois froid dans le dos.

Et là aussi, tous les médecins honnêtes se reconnaîtront.

Combien de fois avons-nous « jeté » des patients parce qu'ils nous énervaient par leurs interrogations, leurs doutes, leur remise en question de notre savoir ?

Combien de fois sommes-nous passés à côté... à côté d'un diagnostic que nous aurions dû faire, d'un examen que nous aurions dû demander... ?

Combien de fois avons-nous réduit les chances du malade car nous n'étions pas assez compétents ?

Combien de fois avons-nous joué les gros bras face aux étudiants ?

Et je laisse de côté le dopage plus ou moins sain qui permettait de tenir pendant les révisions du Concours de l'Internat... dopage qui pouvait pousser certains à une véritable toxicomanie...

Ça vous rappelle quelqu'un ?

Voilà tout le génie des auteurs de cette série.

Réunir, en un seul personnage, un concentré de tout ce que les études de médecine engendrent.

Alors, certes, un Dr House ne pourrait pas exercer longtemps chez nous.

Il serait rapidement suspendu par le Conseil de l'Ordre des médecins... Des plaintes en pagaille, de la part des patients, des confrères, une toxicomanie incompatible avec la lucidité nécessaire à l'exercice de ce métier...

Mais il aurait ses défenseurs. Ceux qu'il a sauvés.

Car le génie de Greg House est là... dans la justesse de son diagnostic. Un véritable flic de la pathologie.

Un Sherlock Holmes du symptôme.

## PRÉFACE

Un sens de la déduction, du détail, du petit truc qui a échappé à tout le monde... qui fait que Dr House est unique... et qu'il n'existe pas dans la réalité. Heureusement peut-être... Car si Dieu n'est pas humain, nous médecins, le sommes.

Michel Cymes



## LA VIE AVANT LE PRINCETON HOSPITAL

« Je m'appelle Gregory House. J'approche de la cinquantaine et je suis malade. En tant que diagnosticien, j'ai noté un certain nombre de symptômes qui vous seront utiles pour me comprendre: allergie au bonheur, détresse cardiaque auprès des femmes qui me plaisent, taux excessif de cynisme envers mon équipe, carence de compassion pour les patients, asociabilité aiguë, dépendance aux analgésiques... j'en passe et des pires. Maintenant démerdez-vous avec ça, Doc ! »

Vendredi 12 novembre 2010, Cabinet de John Parker, psychiatre à New York.

Gregory House franchit la porte d'un immeuble de la 9<sup>e</sup> Avenue. Il a la tête des mauvais jours et la démarche plus boiteuse que jamais. Du bout de sa canne, la seule compagne à le supporter depuis tant d'années, il appuie sur le bouton de l'ascenseur qui l'emmènera jusqu'au 36<sup>e</sup> étage. Il sort de la poche intérieure de sa veste un tube de Vicodin, la drogue dont il ne peut se passer, la seule à lui

faire oublier, pour quelques minutes seulement, les incessantes douleurs qui envahissent sa jambe droite. La journée a mal démarré et elle va surtout mal se poursuivre, le diagnosticien du Princeton Plainsboro en est sûr. Après un interminable trajet depuis le New Jersey, les embouteillages pour accéder à la Big Apple et les tours de quartier à la recherche du Graal – à savoir une place de stationnement –, le voici qui s'apprête à jouer le pire rôle de sa vie : patient ! Le monde à l'envers pour celui qui est payé pour détecter les maux dont souffrent les autres et, le cas échéant, leur sauver la vie. Si Wilson, son unique ami, oncologue dans le même établissement, n'avait pas insisté pour qu'il vienne consulter ce Parker, il n'aurait jamais pénétré dans ce hall de marbre aussi froid qu'impersonnel. Et puis, qu'est-ce qu'un psy peut faire pour lui ? Il en a déjà épuisé un l'an dernier. Bilan : une profonde déprime. Pas pour House, pour le psy ! Alors ce Parker, il va falloir qu'il s'accroche...

La sonnerie de la porte retentit. La statue de la Liberté miniature posée sur mon bureau affiche, dans sa flamme lumineuse, 9h32. House est donc là. Il est venu et il est même ponctuel pour notre premier rendez-vous. À travers la cloison, j'entends Ana, ma secrétaire, lui proposer un café avant de le conduire jusqu'à la salle d'attente.

James Wilson, le cancérologue au Princeton Hospital, m'avait prévenu lors de notre dernière conversation téléphonique : « John, je t'envoie mon meilleur ami, House, c'est le confrère dont je t'ai déjà parlé. Il va mal, très mal, alors occupe-toi de lui. Et même s'il t'exaspère au point de te donner envie de le foutre à la porte au bout de quelques minutes, promets-moi de t'accrocher. » J'avais croisé James Wilson quelques années plus tôt au cours d'un

colloque à Chicago portant sur l'aide psychologique apportée aux malades en phase terminale d'un cancer. Comment les soutenir dans les derniers instants de leur vie, comment venir en aide aux familles anéanties par la douleur... bref une série de débats utiles mais qui ne provoquaient pas franchement l'allégresse.

À l'issue d'une première journée où nous étions restés cloîtrés dans un palais des congrès austère, j'étais rentré à mon hôtel situé à quelques rues de là. Et comme pour retarder le moment où je monterais dans ma chambre me commander un room service à déguster devant la télé, je m'étais dirigé vers le bar, d'où s'échappaient quelques notes de jazz – pourquoi les pianistes d'hôtel se prennent-ils toujours pour Ray Charles? – et le brouhaha de conversations. Et là, j'étais tombé sur Wilson, exilé lui aussi à Chicago, loin de son domicile du New Jersey, essoré par la même journée lourde et déprimante. À force de s'offrir des verres, d'abord par politesse, ensuite pour tester notre résistance à l'ivresse, nous avons discuté des heures et des heures, toujours plus éméchés. Nous nous étions raconté nos vies respectives, nos divorces, avons parlé de nos chiens à promener le soir (les femmes s'en vont, mais pas les cabots), de nos coucheries multiples (avec l'éternel débat déontologique : peut-on coucher avec une patiente que l'on a guérie?) et plus généralement des malades que nous aimions autant qu'ils nous agaçaient. Tout nous rapprochait hormis notre physique: Wilson était un grand brun avec la mèche soigneusement lissée sur le côté et un regard passant rapidement de la malice à la tristesse. J'étais un petit blond aux yeux verts et myopes, mais auxquels aucun détail ne pouvait échapper, déformation professionnelle oblige.

Au cours de la discussion, Wilson avait rapidement évoqué son ami House, un type exceptionnel selon lui,

avec ce que cela comportait de meilleur et de pire. Le meilleur, c'était son génie à débusquer les pathologies les plus complexes, à résoudre des équations où l'addition de symptômes devait entraîner une division des maladies possibles. Même si, en médecine, tout n'est pas mathématique. Toujours est-il que House réussissait là où tout le monde échouait. Le pire, c'était son caractère. Il était, à entendre Wilson, immature, insupportable, provocateur... il adorait être détesté. « Je suis sûr que son cas t'amuserait » m'avait-il glissé, au quatrième verre de bourbon. « Envoie-le moi, voici ma carte ! » lui avais-je répondu en finissant mon verre...

Et voilà, deux ans plus tard, House était là, à patienter dans ma salle d'attente. Il avait dû s'arrêter un instant pour étudier ma plaque de praticien : « John Parker, psychiatre, diplômé de l'université de Philadelphie. » Puis s'était résigné à entrer, signe qu'il devait aller vraiment très mal...

J'appuyais sur la touche du téléphone me reliant à ma secrétaire. « Ana, faites entrer M. House, je vous prie. »

Il avait observé mon bureau d'un regard circulaire, photographiant de sa pupille les moindres détails, et, malgré l'avertissement de Wilson, il m'avait épaté par ses intuitions. La photo de mes deux fils, ma chemise griffée et une tâche microscopique de sauce barbecue sur mon vieux veston... ces trois indices insignifiants lui avaient suffi à décrypter mon quotidien : j'aimais les vêtements de qualité, mais je ne roulais pas sur l'or, et pour cause. J'enchaînais les consultations jusqu'à point d'heure pour pouvoir m'acquitter d'une pension alimentaire exorbitante ! « Si vous aviez une femme à la maison, elle n'aurait pas fait l'impasse sur le nettoyage à sec, elle ! Et vous préparerait un bon dîner le soir, ce qui vous éviterait